

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 125 (1980)
Heft: 7-8

Artikel: Connaissez-vous l'APL?
Autor: Pang-Hong, Hao
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344307>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Connaissez-vous l'APL?

par Hao Pang-Hong

L'invasion de la France, son occupation, voient s'installer à Fribourg la famille Pang. Le jeune Hao fréquente le collège St-Michel. En 1946, il rentre en Chine avec son père et embrasse la carrière du journalisme. En voyage d'étude à titre privé, Monsieur Pang séjourne à Genève depuis quelques mois.

Si le 1^{er} août est une date significative pour chaque citoyen suisse, cette même journée est aussi fêtée, à l'autre bout du monde, par quatre millions de soldats et d'officiers chinois. Car le 1^{er} août, c'est aussi la fête de l'Armée populaire de libération de Chine.

Le fusil et le pouvoir

C'est en effet ce même jour de l'année 1927 qu'à Nanchang, chef-lieu de la province du Jiangxi, trente mille hommes conduits par Zhou Enlai¹ et Zhu Te² s'insurgent contre le massacre des communistes de Shanghai par Jiang Jieshi³, chef de file du Guomindang⁴. Le soulèvement se solde par un échec, mais les rescapés font jonction avec les détachements paysans et ouvriers de Mao Zedong⁵, dans les monts Jinggang. L'Armée rouge chinoise est née qui, pendant un quart de siècle, ne cessera de combattre pour la prise du pouvoir. Ce sont d'abord dix années de guerre civile entre communistes et nationalistes, de 1927 à 1936. Puis, huit années de guerre de résistance à l'envahisseur japonais, de 1937 à 1945, au cours desquelles les forces rouges deviennent une armée de 1 200 000 hommes. Et enfin, près de quatre années de guerre civile à nouveau, de 1946 à 1949, dont l'issue victorieuse corrobore la percutante formule de Mao, devenue célèbre dans le monde entier: «Le pouvoir est au bout du fusil!»

Nous sommes déjà loin des premiers détachements de l'Armée rouge, immatriculée plus tard sous le nom de 8^e Armée de route et de 4^e Nouvelle Armée pour faire front à l'agression japonaise, avant de prendre finalement celui d'Armée populaire de libération qu'elle conserve jusqu'à ce jour. Mais dès sa fondation, sa vocation aura été de «renverser les trois grandes montagnes» qui pesaient de tout leur poids sur le peuple chinois — de le «libérer» du triple joug de l'impérialisme, du féodalisme et du capitalisme bureaucratique personnifié par le régime impopulaire du Guomindang.

Avec l'achèvement de la conquête du pouvoir politique, les efforts s'orientent tout naturellement vers le relèvement et l'édification d'un pays qui, pendant un siècle, depuis la Guerre de l'Opium en 1840, a été victime de l'agression par des puissances étrangères, de la tyrannie des seigneurs féodaux et des exactions d'une oligarchie compradore. Un pays qui a hâte de sortir du retard économique intolérable où croupit un quart de l'humanité. Un pays qui n'a que trop souffert des dévastations de la guerre pour ne pas vouloir jouir enfin d'une paix chèrement acquise et profiter de cette accalmie.

La guerre est inéluctable

Accalmie? Oui, car dans la dialectique de Mao, la guerre est inéluctable : «la politique est une guerre sans effusion de sang et la guerre est une politique avec effusion de sang».

«La guerre, qui a commencé avec l'apparition de la propriété privée et des classes, est la forme suprême de lutte pour résoudre, à une étape déterminée de leur développement, les contradictions entre classes, entre nations, entre Etats ou groupes politiques». Lorsque ces contradictions s'exacerbent au point qu'une solution politique n'est plus possible, une guerre éclate, qui prend fin une fois le but politique atteint. Se basant sur cette analyse de l'origine des guerres, Mao estime que «la guerre, ce monstre qui fait s'entre-tuer les hommes, finira par être éliminée par le développement de la société humaine», et que la disparition des classes, de l'Etat en même temps que de la politique inaugura «l'ère de la paix perpétuelle pour l'humanité».

Autrement dit, cette «paix perpétuelle» n'est pas encore pour demain. Cependant, si une troisième guerre mondiale ne peut être définitivement conjurée, les efforts des pays épris de paix sont en mesure de retarder le jour où elle éclatera.

Dans cette optique, l'APL se prépare à faire face à une guerre qui lui sera éventuellement imposée, pour éviter d'être prise au dépourvu le moment venu et en sortir vainqueur avec le minimum de pertes. Son principe stratégique est celui de la *défense active*, principe illustré par les formules suivantes : «Si on ne nous attaque pas, nous n'attaquerons pas, mais si on nous attaque, nous contre-attaquerons sans faute» et «creuser de profonds souterrains, constituer partout des réserves de vivres et ne jamais prétendre à l'hégémonie»⁶.

Les mauvaises langues diront qu'avec une si nombreuse population — le chiffre aurait dépassé le milliard —, la Chine doit manquer d'«espace vital». A ce propos, rappelons simplement qu'une densité de 102 habitants au kilomètre carré⁷ n'est pas excessive, et que le pays est proportionnellement bien moins peuplé que la Suisse (154), la Grande-Bretagne (229), l'Allemagne fédérale (247), et trois fois moins que le Japon (303), la Belgique (324) et les Pays-Bas (337)⁸. En revanche, ses ressources naturelles sont bien plus considérables. Technologie mise à part, elle n'a rien à envier aux pays les plus développés.

Convaincue de l'inéluctabilité de la guerre, la Chine souhaite cependant une période de paix aussi longue que possible pour réaliser avant la fin du siècle ses «quatre modernisations» parmi lesquelles figure en dernière position, après l'industrie, l'agriculture, la science et la technologie, celle de la défense nationale. Car elle est consciente de son retard dans ce domaine.

Le facteur matériel

Evidemment, l'APL est à présent bien plus forte, en hommes comme en matériel, que l'Armée rouge de la Longue Marche, qui n'avait ni avions ni véhicules motorisés ni artillerie. Même en 1949, elle n'était encore pratiquement qu'une armée de terre. On pouvait tout juste lui compter quelques chasseurs de combat et un certain nombre de chars légers capturés aux troupes nationalistes, mais aucune unité de marine. Depuis, elle s'est dotée d'une force aérienne (5 330 avions), d'unités blindées (11 divisions)⁹, d'une marine de guerre, et même d'un armement nucléaire et des vecteurs appropriés. Malgré tout, pour reprendre les propres termes du maréchal Xu Xiangqian, ministre de la Défense: «Il faut avouer qu'elle n'est pas encore en mesure de répondre aux exigences d'une guerre moderne.»¹⁰

La défense nationale doit donc être modernisée. Mais comment? A trois points de vue: armements, stratégie et entraînement.

L'importance des armes et du matériel n'est plus à démontrer. Toutefois, la Chine n'éprouve ni le désir ni le besoin de se lancer elle aussi dans la course aux armements qui, quoi qu'en puissent dire les partenaires des accords SALT, va toujours son petit bonhomme de chemin. Du reste, à voir les choses avec un peu plus de détachement, on serait tenté de se demander si, plutôt que d'y mettre un frein, les

pourparlers ne serviraient pas à perfectionner les règles du jeu.

Or, la Chine n'a cure d'enliser son économie dans un cycle d'armement à outrance qui déboucherait sur un développement hypertrophié de l'industrie de guerre au détriment du secteur civil, comme cela se voit ailleurs où le beurre est une denrée moins bien cotée que les canons. Ses dépenses militaires ne représentent approximativement que le sixième du budget annuel: 16,78 milliards de yuans en 1978 et 20,23 milliards en 1979, soit 15,11% et 18,06% respectivement¹¹. Le yuan équivalent, à quelques centimes près, au franc suisse (100 yuans = 105,75 Sfr.), elles se situerait, en chiffres absolus, entre 10 et 12 milliards de dollars, ce qui est une somme bien modique en regard d'une armée de 4 millions d'hommes.

Ensuite, quand l'objectif visé se limite à assurer sa propre défense, il n'est pas nécessaire de se pourvoir d'armes offensives aussi coûteuses qu'inutiles¹², s'il est vrai que personne ne cherche à attaquer l'autre... C'est ainsi que si la Chine tient à améliorer son matériel, elle s'équipe de torpilleurs, de garde-côtes et de sous-marins au lieu de croiseurs lourds et de porte-avions; d'intercepteurs et de bombardiers légers et moyens au lieu de bombardiers lourds à long rayon d'action; d'armes conventionnelles servant à se défendre sur son propre sol plutôt que d'armes nucléaires dont le rôle se réduit à l'action psychologique d'un épouvantail, puisqu'elle a pris l'engagement formel, devant la communauté mondiale, de n'être en aucun cas la première à les utiliser.

Enfin, il est de notoriété publique que le facteur humain tient une place privilégiée dans la pensée militaire chinoise: «Le facteur décisif c'est l'homme et non le matériel. Le rapport de force se détermine non seulement par le rapport de la puissance militaire et économique, mais aussi par le rapport des ressources humaines et des forces morales.»

Ici, il serait intéressant de rappeler que vingt-cinq siècles avant Clausewitz, son homologue chinois Sun Zi était déjà l'auteur d'un traité sur *l'Art de la guerre*, le plus ancien ouvrage connu sur ce sujet et dont les treize chapitres¹³ sont aussi édifiants que les épais volumes du théoricien prussien. Pour lui, le facteur moral et intellectuel, les conditions dans lesquelles la guerre se poursuit, sont bien plus importants que l'élément matériel. «Dans la guerre, le nombre seul ne procure aucun avantage. N'avancez pas en vous reposant exclusivement sur la puissance militaire», recommandait-il à son souverain et aux généraux.

L'importance de la stratégie

La victoire dépend, pour une bonne part, d'une stratégie pertinente. «C'est d'après les *formes* que j'établis les plans qui mènent à la victoire, souligne-t-il, mais ceci échappe au commun des mortels. Bien que chacun ait des yeux pour saisir les apparences, nul ne comprend comment j'ai créé la victoire... Or, une armée peut être comparée exactement à de l'eau car, de même que le flot qui coule évite les hauteurs et se presse vers les terres basses, de même une armée évite la force et frappe la faiblesse. Et, de même que le flot épouse les accidents du terrain, de même une armée, pour parvenir à la victoire, adapte son action à la situation de l'ennemi. Et, de même que l'eau n'a pas de forme stable, il n'existe pas dans la guerre de conditions permanentes. En conséquence, celui qui sait remporter la victoire en modifiant sa tactique selon la situation de l'ennemi mérite de passer pour divin.»

Dans l'histoire militaire de chaque pays, nombreux sont les exemples de revers dus, non pas à l'infériorité en effectif et en armement, mais à une stratégie périmée et à des erreurs flagrantes dans la conduite des opérations. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, la fulgurante défaite infligée à l'armée française par la Wehrmacht n'était certainement pas due à un rapport des forces particulièrement désavantageux. Et si le fâcheux départ de la «drôle de guerre» s'explique, sur le plan politique, par le nonchalant pacifisme du gouvernement de l'époque, une raison non moins importante en est que les conceptions militaires françaises, demeurées au stade de 1914-18, retardaient d'une vingtaine d'années.

La modernisation de la défense nationale passe donc par celle de la conduite des opérations, par une constante remise à jour de la stratégie et des tactiques adoptées, sans jamais perdre de vue ce que Sun Zi appelait la «forme» de l'ennemi.

Riche de l'héritage plusieurs fois millénaire des stratégies de l'Antiquité et de l'expérience directement acquise sur le terrain pendant des dizaines d'années, Mao a élaboré tout un système de principes stratégiques. En seize caractères chinois, il a résumé toute la tactique utilisée avec succès contre les forces nationalistes et les troupes d'agression japonaises : «Lorsque l'ennemi progresse, nous nous replions; lorsque l'ennemi s'arrête, nous le harcelons; lorsque l'ennemi cherche à éviter

le combat, nous attaquons ; lorsque l'ennemi bat en retraite, nous le poursuivons». Et au plus fort de la guerre contre Jiang, quand, en décembre 1947, après avoir repoussé l'offensive des nationalistes et qu'il allait passer à la contre-offensive, il fait le bilan des opérations et met au point une stratégie dont l'application aura prouvé toute l'efficacité. Ce sont ses fameux «Dix grands principes militaires»¹⁴.

Mais à l'instar de Sun Zi pour qui la seule constante est le changement, «sur les cinq éléments, aucun n'étant constamment prédominant», Mao dira que «toutes les lois de la conduite d'une guerre évoluent suivant le cours de l'histoire et de la guerre elle-même. Rien n'est immuable dans le monde». Et il est évident que dans une guerre presse-bouton où énergie nucléaire, astronautique, électronique, laser et rayons infra-rouges seront mis à contribution, les conceptions militaires ne sauraient rester les mêmes que celles adoptées jusqu'ici. Mao lui-même soulignera que si les «Dix grands principes» pourront encore s'avérer utilisables à maints égards à l'avenir, ils devront, «en fonction des conditions concrètes des guerres ultérieures, être complétés et développés ; certains d'entre eux seront probablement révisés».

L'entraînement: pivot de la modernisation

Pour les chefs militaires chinois, l'entraînement et l'éducation de l'armée constituent le pivot de sa modernisation. Car il ne suffit pas de posséder un armement sophistiqué, il faut aussi avoir des hommes dévoués à leur pays qui sachent tirer le meilleur parti de ce matériel, des hommes rompus aux techniques militaires modernes. Car rien ne se fait en dehors de l'action de l'homme.

En effet, l'utilisation optimale de l'armement existant, l'organisation d'opérations combinées, la coordination des diverses armes, voilà autant d'impératifs qui, tant du point de vue de l'instruction militaire que de celui de la formation technique et intellectuelle, exigent un effort considérable de la part des troupes et des officiers à tous les niveaux. Autant de problèmes qui ne peuvent être résolus que par un entraînement intensif en temps de paix. Et pour que cet entraînement soit efficace, il doit partir d'une vision réaliste de la situation.

Aujourd'hui, l'éventualité d'une troisième guerre mondiale est de moins en moins contestée. Mais quand éclatera-t-elle? Qui la déclen-

chera ? Comment se déroulera-t-elle et quelle sera son issue ? Des hypothèses plus ou moins sensées ont été émises qui, sans donner une réponse satisfaisante pour tous, confirment néanmoins que le danger d'une conflagration mondiale est bien réel. Tenons-nous donc prêts à y faire face, même si nous préférons qu'elle ne soit pas au rendez-vous.

«**Si vis pacem, para bellum**»

En un mot, préparons-nous à la guerre pour éviter la guerre. Cette logique paradoxale sur laquelle se fonde la mission de l'APL n'est pas une fumeuse élucubration des Chinois. N'est-ce pas tout simplement la voix du bon sens qui s'est fait entendre de tout temps ? «*Si vis pacem, para bellum*», disait Végèce, l'auteur du *Traité de l'art militaire* consacré au système militaire des Romains. Tel est aussi, semble-t-il, l'avis de l'armée suisse dont l'objectif essentiel consiste dans «le maintien de la paix grâce à une préparation militaire adéquate».

Quant à l'armée chinoise, son attitude vis-à-vis de la guerre peut se résumer en deux points :

D'une part, elle prévoit le pire. Au lieu d'escompter que la guerre pourra être retardée ou même qu'elle n'aura pas lieu, il vaut mieux se fonder sur l'hypothèse qu'elle éclatera — peut-être même dans un bref délai, sur un champ de bataille très proche —, qu'elle sera de vaste envergure et, pourquoi pas, une guerre nucléaire. De la sorte, on peut parer à toute éventualité. Qui peut le plus peut le moins.

Cinq siècles avant J.-C., Sun Zi avait sensiblement exposé les mêmes idées : «C'est un principe, en matière d'art militaire, de ne pas supposer que l'ennemi ne viendra pas, mais de compter plutôt sur sa promptitude à se manifester, de ne pas escompter qu'il n'attaquera pas, mais plutôt de se rendre invincible». Ce principe, Staline n'a pas su l'appliquer, confiant qu'il était dans le pacte germano-soviétique, malgré les renseignements reçus par divers canaux. C'est aussi par excès de confiance dans la barrière naturelle — prétendue infranchissable — des Ardennes que les Alliés ont négligé, en mai 1940, de défendre ce secteur du front, laissant la voie libre aux blindés de Guderian qui, en deux jours seulement, allaient réussir leur percée vers Sedan. Mais pourquoi donc le plan Manstein, au lieu d'«éviter la force et frapper la faiblesse», aurait-il dû prescrire aux Panzerdivisionen de

se faire anéantir devant la ligne Maginot dont, dix ans plus tôt, on vantait déjà les fortifications inexpugnables? Ces exemples montrent à suffisance qu'on a toujours intérêt à s'attendre au pire.

D'autre part, l'APL a une confiance inébranlable dans la victoire finale. Elle a perdu des batailles mais jamais elle n'a perdu une guerre, contre des ennemis qui pourtant détenaient chaque fois la supériorité, aussi bien en armements que sur le plan financier et, la plupart du temps, également en effectif. «Mais c'est le peuple qui décide de l'issue d'une guerre, et non une ou deux armes nouvelles». Conclusion de Mao qui peut sembler péremptoire mais qui, dans le cas de la Chine du moins, est tout à fait bien fondée.

Cette conclusion se base sur le fait que supériorité et infériorité matérielles sont toujours *relatives*: ce sont des *facteurs variables* au cours des opérations. Inversement, la nature de la guerre dans laquelle l'APL se trouverait engagée conditionne d'une façon *absolue et définitive* l'attitude du peuple et des autres nations: une guerre de résistance à l'agression et à l'annexion bénéficiera toujours du soutien populaire et de la solidarité internationale. Et ceci est un *facteur constant* qui ne cessera de jouer son rôle pendant tout le cours de la guerre — dût-elle durer dix ans, vingt ans, dût l'armée chinoise reprendre le chemin de la Longue Marche. A ce titre, et dans la mesure où elle combat pour une juste cause, l'APL détiendrait déjà, dès le départ, la supériorité morale et, dans un second terme, elle est sûre d'acquérir tôt ou tard la supériorité matérielle. Tout n'est qu'une question de temps.

Un casse-tête chinois

Evidemment, ce qui est valable pour la Chine ne l'est pas nécessairement pour les autres pays. Car cet Etat-continent peut se permettre de laisser l'ennemi pénétrer profondément dans son territoire, de lui abandonner les grandes villes tout en conservant les forces vives de son propre dispositif militaire. Quand on a un champ de manœuvre de 9 600 000 km², on a tout le loisir de se dérober à l'engagement décisif tant qu'on n'y est pas suffisamment préparé. Dans le camp adverse, par contre, combien de troupes faudrait-il pourachever l'occupation de la Chine? Mathématiquement parlant, le rapport numérique de l'occupant à l'occupé rend une telle entreprise pratiquement irréali-

sable, la Chine n'étant pas la Tchécoslovaquie, et il est plus aisé de l'envahir que de s'y maintenir à perpétuité, d'attaquer que d'asservir un quart de l'humanité.

Dans l'optique des Chinois, un même problème prend souvent d'autres dimensions, dans le temps comme dans l'espace. Que représenterait le désagrément d'une guerre dans le contexte d'une histoire quatre fois millénaire?

La Chine restera toujours, pour ses ennemis, un casse-tête superlativement chinois.

H. P.-H.

NOTES:

¹ Chou En-lai (1898-1976), chef du gouvernement de la République populaire de Chine jusqu'à sa mort.

² Chu Teh (1886-1976), ex-président de l'Assemblée populaire nationale — le Parlement chinois.

³ Tchang Kaï-chek (1887-1975), chef de file des nationalistes.

⁴ Kuomintang (Parti nationaliste).

⁵ Mao Tsé-toung (1893-1976), président du Parti communiste chinois.

⁶ Plus prosaïquement, il s'agit d'assurer une défense territoriale efficace, de se donner une solide base économique et de suivre une politique étrangère non expansionniste.

⁷ Selon le recensement de fin 1978 (Bureau de statistiques de la R.P.C., juin 1979).

⁸ Chiffres de l'O.N.U. (1976).

⁹ Selon l'Institut international d'études stratégiques de Londres.

¹⁰ Cf «Pour la modernisation de la défense nationale», article écrit à l'occasion du 30^e anniversaire de la fondation de la R.P.C., publié dans la revue mensuelle *Drapeau rouge*, n° 10, 1979.

¹¹ Rapport sur l'exécution du budget d'Etat de 1978 et le projet de budget d'Etat de 1979, présenté par le ministre des Finances Zhang Jingfu à la 2^e session de la V^e Assemblée populaire nationale (21 juin 1979).

¹² Selon les chiffres de 1977, les stocks de têtes nucléaires seraient de l'ordre de 3000 à 5000 mégatonnes pour les Etats-Unis, et de 6500 à 10000 mégatonnes pour l'URSS, soit, à eux seuls, 9500 à 15000 mégatonnes: une moyenne de 2,19 à 3,46 tonnes pour chaque habitant de notre planète. En faut-il vraiment autant pour tuer un homme?

¹³ Ces treize chapitres sont les suivants: 1. Approximations; 2. La conduite de la guerre; 3. La stratégie offensive; 4. Dispositions; 5. Energie; 6. Points faibles et points forts; 7. Manœuvre; 8. Les neuf variables; 9. Marches; 10. Le terrain; 11. Les neuf sortes de terrain; 12. L'attaque par le feu; 13. L'utilisation des agents secrets.

¹⁴ Cf *Ecrits militaires*, pp. 395-396.